

La nécessité d'une éthique de l'environnement

ou

Pourquoi le développement durable ne résoudra pas la crise environnementale ?

Alain PONSERO¹, Laurent DABOUINEAU²

¹ Réserve Naturelle nationale de la Baie de Saint-Brieuc, site de l'étoile, 22120 Hillion

² Université Catholique de l'Ouest Bretagne Nord, Campus de la Tour d'Auvergne BP 90431, 22204 Guingamp

Mail des auteurs : alain.ponsero@espaces-naturels.fr ; laurent.dabouineau@uco.fr

La crise environnementale actuelle

Au cours des 50 dernières années, l'homme a généré des modifications au niveau des écosystèmes de manière plus rapide et plus extensive que sur aucune autre période comparable de l'histoire de l'humanité, en grande partie pour satisfaire une demande croissante en matière de nourriture, d'eau douce, de bois de construction, de fibres, de minerais et d'énergie. Ceci a eu pour conséquence une perte substantielle de la diversité biologique sur la Terre.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous sommes confrontés à un choix qui s'impose à nous à cause de notre irresponsabilité. Les interventions humaines sont de plus en plus massives et de plus en plus concentrées dans le temps. Elles menacent d'interrompre les cycles naturels et de nous conduire à des seuils d'irréversibilité. Cette disparition est plus grave que jamais. Aujourd'hui le rythme d'extinction des espèces serait de 100 à 1000 fois plus rapide que le rythme naturel d'extinction. On parle de la « 6^{ème} extinction » d'espèces sur terre, et elle semble même plus rapide que les 5 précédentes. « *La prise de conscience des autorités et de la société a eu lieu sur les risques liés au changement climatique, mais pas sur les conséquences de l'effondrement de la biodiversité* » (Laffitte et Saunier, 2007). Il est donc nécessaire de prescrire des nouvelles règles de conduite. « *Daignerons-nous mettre en œuvre un peu d'autodiscipline et un plan raisonnable pour contribuer au maintien et au développement de la richesse de la vie sur terre, ou continuerons nous à gaspiller nos chances et abandonner le développement à des forces aveugles ?* » (Naess, 2008).

La biologie de la conservation : une discipline de crise

Depuis une trentaine d'année s'est développée une nouvelle discipline de l'écologie : la biologie de la conservation. C'est une réponse récente à la vague de changement environnemental global qui menace d'éliminer une énorme portion de la diversité biologique du monde, en créant des aires protégées, en listant des espèces menacées, en gérant des programmes de reproduction et de réintroduction... Mais il s'agit d'une discipline de crise (Barbault, 1997a), « *comme la cancérologie* » disait Arne Naess (dès 1989), un instrument rendu nécessaire dans l'urgence de la situation.

Pour de plus en plus d'écologues comme Barbault, « *elle doit passer du statut de science qui enregistre des catastrophes à une science d'action...* », discipline de synthèse, elle applique les principes de l'écologie, de la biogéographie, de la génétique des populations, de l'anthropologie, de l'économie, de la sociologie etc., au maintien de la diversité biologique sur l'ensemble de la planète (Barbault, 1997b).

La création et la gestion d'aires protégées (comme les parcs nationaux, les parcs naturels marins, les réserves naturels...) est devenue la clé de voûte des stratégies de conservation qui visent à maintenir le fonctionnement des écosystèmes et à créer des zones de refuge pour les espèces menacées dans un paysage transformé et homogénéisé par les activités humaines. À l'échelle mondiale, la vaste majorité des aires protégées a été créée au cours des quarante dernières années. On compte maintenant dans le monde 12 % des terres émergées en zones protégées. Ce changement d'affectation du territoire constitue une révolution en ce qui concerne l'utilisation

des écosystèmes. Pour la première fois depuis la révolution industrielle, des superficies significatives sont dédiées à la protection de la nature. Longtemps considérées comme des « arches de Noé », les aires protégées doivent devenir à long terme un réseau fonctionnel d'écosystèmes interconnectés.

Depuis la mise en place de lois de protection de la nature (en 1976 seulement pour la France), qui définit des espèces et des espaces à protéger, les résultats sont globalement bons. Pourtant, malgré ces mesures assez efficaces (mais limitées à une liste d'espèces et habitats rares), la biodiversité globale continue à régresser fortement. Par exemple en France, en dehors des espaces protégés, 165 hectares de milieux naturels sont détruits chaque jour à des fins de construction diverses (Laffitte et Saunier, 2007). C'est toute la biodiversité « ordinaire » (pour désigner des biocénoses qui ne contiennent pas, ou peu, d'éléments figurants sur des listes d'espèces rares ou menacées mais qui possèdent leurs propres valeurs, ne serait-ce que par leurs grandes surfaces) qui régresse chaque jour.

La responsabilité de notre vision anthropocentrique du monde

Dés l'antiquité, Aristote développa la notion d'anthropocentrisme, c'est à dire une conception qui place l'homme au centre du raisonnement qui nous permet d'étudier et de comprendre le monde. Ce « *chauvinisme humain* » pour reprendre l'expression de Sylvan (1998) a été largement repris par les religions monothéistes (dont la religion chrétienne en est l'expression la plus caractéristique d'après White). Cette distinction entre l'homme (tenu pour une fin en soi) et le reste de la nature (considéré comme n'ayant qu'une valeur instrumentale), qui fait de nous l'unique bénéficiaire de la création, ou encore son perturbateur de droit, est profondément ancré dans la culture occidentale. Le fait de considérer depuis des siècles que seul l'homme a une âme a mis les animaux en position inférieure. La conséquence est que l'on parle encore dans les débats actuels d'une discontinuité Homme-animale. Il est difficile d'imaginer, de concevoir, et même de travailler scientifiquement sur la conscience, la pensée, les émotions, les intentions des animaux. Cette place de l'homme au sommet (comme l'illustre parfaitement l'arbre de la classification de Haeckel en 1874) a largement été développée par les philosophes comme Descartes par exemple. Dans cette notion d'anthropocentrisme, l'homme est « *la mesure de toutes choses, les composantes non humaines de la nature ne pouvant se voir reconnaître de valeur qu'en relation aux intérêts des êtres humains et aux buts qu'ils s'assignent* ». De plus pour Descartes il n'y a pas de pensée sans langage, ce que met l'homme en dehors et au dessus de tout autre être vivant. Critique du cartésianisme, Spinoza replace l'homme au sein de la nature. "*Dieu c'est la nature*" écrit Spinoza, un dieu impersonnel, ni créateur, ni bienveillant, ni malveillant, sans dessein particulier pour l'homme, sans morale, par opposition à l'anthropocentrisme religieux classique qui fait de Dieu un créateur, distinct du monde, agissant selon un objectif.

En 1967 l'historien américain White publie un article montrant que l'anthropocentrisme de la culture occidentale est responsable de la crise écologique (White, 1967). Cet article a suscité de nombreuses réactions, commentaires et développement. Pour Passmore, la tradition occidentale dominante est que l'homme joue le rôle de despote vis-à-vis de la nature. Et s'il ne joue pas ce rôle de tyran, il se croit alors l'intendant de la nature dont l'objectif est de perfectionner « ce qui lui a été confié » (Passmore, 1974).

Progressivement avec le développement des connaissances en écologie, en éthologie, et en ethnologie, la conception selon laquelle la nature peut-être vue comme extérieure à l'homme laisse place à une vision où l'homme est considéré comme faisant partie intégrante de son environnement. C'est donc une reconnaissance des multiples interactions qui existent entre les êtres humains et les écosystèmes. Ces interactions nous ont « façonnées » à travers des millions d'années de sélection naturelle. Mais nos sociétés actuelles, nos valeurs et nos modes de vie sont ancrés sur la vision anthropocentrique du monde.

Le développement durable : une politique de l'oxymore

L'expression « *développement durable* » dont aujourd'hui les médias, les hommes politiques et les entreprises en font leur fond de commerce est en fait à l'origine « *Sustainable development* » qui renvoie à des notions écologiques bien différentes. Pour le *Sustainable development*, un écosystème est ou non capable de soutenir tel ou tel usage. Il n'appartient pas à l'homme, même si celui-ci peut évidemment le détruire, ce dont il ne se prive pas. *Sustainable development* est une vision riche, exigeante, des relations entre l'homme et la nature. Mais c'est d'emblée une notion problématique et incertaine, qui oblige en permanence à s'interroger. Le développement durable, lui, est devenu « *la tarte à la crème des innombrables tartuffes de ce monde, qui entendent faire durer le développement jusqu'à la fin de tout ce qui bouge sur terre* » (Fabrice Nicolino <http://fabrice-nicolino.com> Avril 2009).

Les démocraties modernes possèdent-elles les ressorts nécessaires pour prévenir et affronter les catastrophes écologiques (perte de biodiversité et toutes ses conséquences, réchauffement climatique, limitation des ressources énergétiques) ? Pour le philosophe Bertrand Méheust, ce n'est pas de l'écologie libérale et du « développement durable » que viendra la réponse. Les discours consistent à graver dans l'esprit du public l'idée que l'écologie est compatible avec la croissance et même mieux, qu'elle la réclame afin de masquer l'incompatibilité entre la société globalisée dirigée par le marché et la préservation de la biosphère. « *Un univers mental ne renonce jamais à lui-même si des forces extérieures ne l'y contraignent pas* » (Méheust, 2009).

Dans ce contexte de crises, l'enjeu du capitalisme moderne devient, non pas de s'adapter mais de dissimuler la réalité notamment par le recours massif à des euphémismes et à des oxymores qui embrouillent les consciences. Forgés artificiellement pour paralyser les oppositions potentielles, les oxymores font fusionner deux réalités contradictoires : « développement durable », « agriculture raisonnée », « marché civilisationnel », « flexisécurité », « moralisation du capitalisme », « guerre propre », « croissance verte », « voiture propre », « désherbant écologique » etc.

L'enjeu de la réflexion n'est pas celui de dire quel « autre monde » est possible, mais de rendre d'abord et avant tout la population sensible au caractère inédit de ce qui arrive et qui n'a été ni voulu ni préparé par personne, et auquel nous devons pourtant répondre. « *Nous ne pouvons surtout pas laisser aux responsables des désastres qui s'annoncent la charge d'y répondre. C'est à nous de créer une manière de répondre, pour nous mais aussi pour les innombrables espèces vivantes que nous entraînons dans la catastrophe.* » (Stengers, 2009). Car se fier au capitalisme qui se présente aujourd'hui comme soucieux de préservation et de durabilité serait commettre la même erreur que la grenouille de la fable qui accepta de porter un scorpion sur son dos pour lui faire traverser une rivière. S'il la piquait, ne se noieraient-ils pas tous les deux ? Il la piqua pourtant en plein milieu de la rivière. En son dernier souffle la grenouille murmura : « Pourquoi ? » À quoi le scorpion, juste avant de couler, répondit : « C'est dans ma nature, je n'ai pu faire autrement. » Et Isabelle Stengers de conclure : « *C'est dans la nature du capitalisme que d'exploiter les opportunités, il ne peut faire autrement.* »

De anthropocentrisme à l'écocentrisme : la « Deep ecology »

Face au « développement durable » considéré comme une « écologie de surface », la « deep ecology » ou « écologie profonde » ne vise pas une réforme légère de la société actuelle, mais une réorientation substantielle de notre civilisation toute entière (Naess, 2008). L'enjeu central est celui d'un **changement de notre perception qui conditionnera les priorités des actions à mettre en œuvre** : alors que la perception de la biodiversité par le public est souvent limitée à quelques espèces emblématiques de faune ou de flore, il est crucial de restituer cette biodiversité sous l'angle de son omniprésence comme fondement de la vie et de ses multiples interactions avec les sociétés humaines (Chevassus-Au-Louis *et al.*, 2009).

L'éthique environnementale se donne un nouvel objet, le monde naturel est jugé digne de considération morale pour lui-même, c'est-à-dire indépendamment de tout coefficient d'utilité pour l'existence des hommes. L'environnement doit être envisagé pour ses valeurs intrinsèques et détenteur de droits entraînant un certain nombre d'obligations morales et juridiques. Tandis que la vision classique pose la satisfaction des besoins humains comme finalité (anthropocentrisme) et attribue au reste du vivant le statut de « ressource », l'écologie profonde ré-inscrit les finalités humaines dans une perspective plus large, celle du vivant (biocentrisme) afin de prendre en compte les besoins de l'ensemble de la biosphère, notamment parce que l'espèce humaine co-évolue avec les autres espèces depuis des millions d'années.

Pour les écologues qui étudient les interactions entre les organismes, les communautés biotiques et leur environnement, les organismes sont envisagés comme des « *nœuds au sein de réseau ou du champ de la biosphère, où chaque être soutient avec l'autre des relations intrinsèques* ». Le premier principe de la *deep ecology* d'Arne Naess entend tirer les conclusions qui s'imposent de l'écologie scientifique : « *plutôt que de considérer l'homme comme un être unique, comme un empire dans un empire, comme le rejeton choyé de la création, il faut apprendre à le voir comme l'un des fils qui servent à tisser la grande tapisserie de la vie, et apprendre aussi à se comporter en conséquence* » (Afeissa, 2007). Cette approche philosophique a été largement critiquée et caricaturée par certains, pourtant il ne s'agit pas d'une doctrine spécifique, mais d'une « plateforme de réflexion » sur laquelle tous les penseurs de l'écologie pourront se baser. Le développement récent des connaissances du fonctionnement des écosystèmes, en particulier la multiplicité des interrelations entre les différents éléments qui les composent (et qui ne se limite pas à la vision réductrice de proie-prédateur) conforte les réflexions des écologistes¹. « *Cela permet de prendre conscience de la profonde ignorance humaine au sujet des relations nouées au sein de la biosphère, et par conséquent aux effets des perturbations que les activités humaines peuvent y introduire* » (Naess, 1973).

Pour conclure ...

Le développement durable n'est donc pas « soutenable » car il s'agit simplement d'une autre manière de consommer. La philosophie de la « *deep ecology* » propose de revoir complètement la relation de l'homme à la nature. Faut-il aller dans ce sens et changer nos modes de vie ? Pour aller vers cette philosophie, les obstacles sont culturels, économiques et sociopolitiques. Concrètement, comment transformer notre vision (à tous, pas à une minorité convaincue), nos cadres de pensées et nos comportements anthropocentrés ? ... par la contrainte et les catastrophes qui s'annoncent, par des changements d'habitudes de consommation ? Aller vers ce mode de vie pérenne nécessiterait d'aller plus loin que la logique « développement durable » qui semble être un mouvement en marche avec une large adhésion de la population, des politiques et des entreprises.

Il est probable que l'éducation soit le vecteur et le levier d'un changement culturel profond mais le travail est colossal car il faudrait d'abord une adhésion de la population puis des gouvernements pour changer les programmes de l'éducation nationale, et mettre la connaissance de l'homme dans la nature au cœur de l'école, avec l'écologie, l'éthologie, l'ethnologie et la philosophie.

Les nouveaux indicateurs de développement durable que sont par exemples l'empreinte écologique, l'indice de développement humain, ou l'indice de bonheur (WWF 2008, rapport planète vivante) remplaceront peut être un jour l'indicateur de développement non durable qu'est le PIB. A ce moment là, la consommation et l'appropriation de biens ne seront plus un but dans la vie des hommes !

¹ L'écophilosophie est d'après Arne Naess la philosophie de l'équilibre écologique

A lire

- Arne Naess (1912-2009) est probablement la plus célèbre des penseurs de l'éthique environnementale à l'origine de l'expression « Deep ecology ». En Norvège, il était le philosophe le plus populaire et très médiatisé. Auteur d'un très grand nombre d'ouvrages depuis les années 30, un seul a été traduit en français : *Ecologie, communauté et style de vie*, Editions MF (2008).
- Les textes fondateurs de l'éthique de l'environnement ont été réunis et publiés par H.S. Afeissa, *Ethique de l'environnement, nature, valeur, respect*. Librairie Philosophique J. Vrin, 2007.
- La critique du développement durable : 2 ouvrages édités aux « empêcheurs de penser en rond », Bertrand Méheust *La politique de l'oxymore* et Isabelle Stengers *Au temps des catastrophes : résister à la barbarie qui vient*.

Bibliographie

- Afeissa H.S., 2007. *Ethique de l'environnement. Nature, valeur, respect*. Librairie Philosophique J. Vrin, 380p.
- Barbault R., 1997a. *Biodiversité: Introduction à la biologie de la conservation*. Hachette, 159p.
- Barbault R., 1997b. *Ecologie générale. Structure et fonctionnement de la biosphère*. . Masson, Paris, 286p.
- Chevassus-au-Louis B. , Salles J.M., Bielsa S. , Richard D., Martin G. & Pujol J.L. , 2009. *Approche économique de la biodiversité et des services liés aux écosystèmes. Contribution à la décision publique* Centre d'analyse stratégique, 378p.
- Laffitte P. & Saunier C., 2007. *La biodiversité : l'autre choc ? l'autre chance ?* Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques, 192p.
- Méheust B., 2009. *La Politique de l'oxymore*. Les Empêcheurs de Penser en Rond, 160p.
- Naess A., 1973. The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary. *Inquiry*. 16, 95-100.
- Naess A., 2008. *Ecologie, communauté et style de vie*. MF, Collection "Dehors", 373p.
- Passmore J., 1974. *Man's responsibility for nature. Ecological problems and Western traditions*. Scribner's, New York, 213 p.
- Stengers I., 2009. *Au temps des catastrophes : Résister à la barbarie qui vient*. Les Empêcheurs de Penser en Rond, 205p.
- Sylvan R., 1998. Is there a need for a new, an environmental, ethic. *Environmental philosophy*. 17-25.
- White L., 1967. The historical roots of our ecological crisis. *Science*. 155, 1203-1207.